

Paul Morand

de l'Académie française

La dame blanche des Habsbourg



LA DAME BLANCHE
DES HABSBOURG

66

oct. 81

80 M

41233

DU MEME AUTEUR

Poèmes.

POÈMES (*Au Sans Pareil*), 1914-1925 | POÈMES COMPLETS (*Au Sans Pareil*), 1925 (épuisé).

Romans et nouvelles.

<p>TENDRES STOCKS (<i>N. R. F.</i>), 1921. OUVERT LA NUIT (<i>N. R. F.</i>), 1922. FERMÉ LA NUIT (<i>N. R. F.</i>), 1923. LEWIS ET IRÈNE (<i>B. Grasset</i>), 1924. FLÈCHE D'ORIENT (<i>N. R. F.</i>), 1932. ROCOCO (<i>B. Grasset</i>), 1935. FRANCE-LA-DOULCE (<i>N. R. F.</i>), 1935. LES EXTRAVAGANTS Milady (<i>N. R. F.</i>), 1936. L'HOMME PRESSÉ (<i>N. R. F.</i>), 1941.</p>	<p>FEU M. LE DUC (<i>Milieu du Monde</i>), 1942 (épuisé). MONTOCIEL (<i>Cheval ailé</i>), 1947. LE DERNIER JOUR DE L'INQUISITION (<i>Table ronde</i>), 1946 (épuisé). A LA FLEUR D'ORANGER (<i>Table ronde</i>), 1946. LE FLAGELLANT DE SÉVILLE (<i>Fayard</i>), 1951. HÉCATE ET SES CHIENS (<i>Flammarion</i>), 1954.</p>
---	---

Chronique du XX^e Siècle (*Romans et nouvelles*).

<p>I. L'EUROPE GALANTE (Europe) (<i>B. Grasset</i>), 1926. II. BOUDDHA VIVANT (Asie) (<i>B. Grasset</i>), 1927. FIN DE SIÈCLE (<i>Stock</i>), 1958.</p>	<p>III. MAGIE NOIRE (Afrique) (<i>B. Grasset</i>), 1928. IV. CHAMPIONS DU MONDE (Amérique) (<i>B. Grasset</i>), 1930. LA FOLLE AMOUREUSE (<i>Stock</i>), 1957.</p>
---	--

Portraits de villes et de routes.

<p>I. NEW-YORK (<i>Flammarion</i>), 1929. II. LONDRES (<i>Plon</i>), 1935. III. BUCAREST (<i>Plon</i>), 1935. IV. AIR INDIEN (<i>B. Grasset</i>), 1932.</p>	<p>V. LA ROUTE DES INDES (<i>Plon</i>), 1935. VI. LE NOUVEAU LONDRES (<i>Plon</i>).</p>
--	--

Voyages.

<p>RIEN QUE LA TERRE (<i>B. Grasset</i>), 1926. LE VOYAGE (<i>Hachette</i>), 1927. HIVER CARAÏBE (<i>Flammarion</i>), 1929.</p>	<p>PARIS - TOMBOUCTOU (<i>Flammarion</i>), 1928. MÉDITERRANÉE (<i>Mame</i>), 1938 (épuisé).</p>
---	--

Essais.

<p>EXCURSIONS IMMOBILES (<i>Flammarion</i>), 1944. VIE DE GUY DE MAUPASSANT (<i>Flammarion</i>), 1943. MIL NEUF CENT (<i>Flammarion</i>), 1942. PAPIERS D'IDENTITÉ (<i>B. Grasset</i>), 1936. ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES (<i>B. Grasset</i>), 1935. LE RÉVEILLE-MATIN (<i>B. Grasset</i>), 1936. L'EAU SOUS LES PONTS (<i>B. Grasset</i>), 1954.</p>	<p>L'EUROPE RUSSE (<i>vue par Dostoievsky</i>), (<i>Pierre Cailler</i>), Genève 1948. FOUQUET (<i>N. R. F.</i>), 1960. BAINS DE MER ET DE RÊVE (<i>La Guilde du livre</i>), Lausanne 1961. L'HEURE QU'IL EST (<i>B. Grasset</i>), 1938. RÉFLEXES ET RÉFLEXIONS (<i>B. Grasset</i>), 1939. CHRONIQUES DE L'HOMME MAIGRE (<i>B. Grasset</i>), 1940. PROPOS DES 52 SEMAINES (<i>Milieu du Monde</i>). JOURNAL D'UN ATTACHÉ D'AMBASSADE (<i>Stock</i>), 1958.</p>
---	--

Théâtre.

<p>PETIT THÉÂTRE (<i>B. Grasset</i>).</p>	<p> LE LION ÉCARLATE (<i>N. R. F.</i>), 1961.</p>
---	--

15580-0881-40-10-10

PAUL MORAND

92
30-32

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG



Librairie Académique Perrin

DL-01-04-1980-08737



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 423 et suivants du Code pénal.

© Robert Laffont 1963
et Librairie Académique Perrin 1980
pour la présente édition.

I.S.B.N. 2-262-00186-3

L'ILLUSTRE FANTOME

Elle traverse à gué le Styx, sur la pointe des pieds, mouillant à peine ses chaussons à la Fanny Elssler, faisant la navette d'un trépas à l'autre, enjambant les siècles. Sans lampe ni bruit de chaînes, cette morte toujours ressuscitée n'exige ni messes ni réparations à son mausolée, discrète même dans ses indiscrètes récurrences, toujours exacte comme un réveille-matin de l'autre vie, obéissant à on ne sait quel protocole espagnol d'outre-tombe ; vêtue d'une robe à traîne de soprano, elle reste le spectre le plus familier des Viennois. Elle a ses entrées à la Hofburg, bien qu'elle n'en ait pas besoin, puisqu'il lui suffit de traverser les murs ; elle est aussi perce-frontières, partout présente, à Yuste, au chevet de Charles Quint, présente aussi à Genève, quand elle attend, à l'entrée de la passerelle du bateau à vapeur, une autre de ses victimes, l'impératrice Elisabeth, cette colombe poignardée.

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

« A Vienne elle apparaîtrait lorsqu'un membre de la famille impériale va mourir », confie Marie-Louise à Darlincourt, pendant une visite de celui-ci à Ischl ; elle ajoute : « Ma mère était mourante : soudain, ma jeune sœur Léopoldine aperçoit, derrière le fauteuil de la malade, le fantôme de la Dame Blanche — Qui est cette dame ? demande la petite. — C'est la Dame Blanche qui vient me chercher », répondit ma mère.

On raconte encore que l'archiduc Antoine, recevant les sacrements, vit la Dame Blanche agenouillée près de son lit. Le duc de Reichstadt l'avait aperçue aussi pendant son agonie, plus blanche que la cascade de Schönbrunn.

Les Viennois savent qu'un rabatteur l'a surprise, lors de sa tournée, la veille de la célèbre expédition de chasse, dans les fossés de Mayerling.

La Dame Blanche annonce les mauvaises nouvelles, comme les Rothschild viennois annoncent à la Hofburg les bonnes nouvelles, Waterloo, ou la mort du captif de Sainte-Hélène, qui fait monter la rente de deux thalers.

Les Habsbourg ne sont pas une famille d'assassins comme les Atrides ; plutôt une famille d'assassinés : rien qu'autour de l'impératrice Elisabeth, on ne compte plus les morts : Maximilien fusillé à Queretaro ; sa femme, l'impératrice Charlotte, morte folle ; la duchesse d'Alençon, sa sœur, est brûlée au Bazar de la Charité ; l'archiduc Jean de Toscane (Jean Orth) perdu en mer, l'archiduc Guillaume qui se tue à cheval ; l'archiduchesse Mathilde brûlée vive ; l'archiduc Ladislas, fils de l'archiduc Joseph, tué à la chasse, etc.

Voilà, entre cent exemples, le prix du sang que paye, à la Dame Blanche, « cette fière et implacable Maison d'Autriche » (Louis Blanc).

Jamais la Dame Blanche ne chôma. Dès qu'elle paraissait, dans cette Cour où tout était exactement minuté, les capucins barbus savaient qu'il leur fallait, dans leur crypte, ouvrir un nouveau sarcophage, et les chanoines de Saint-Etienne préparaient une urne d'argent pour y recevoir un cœur impérial.

Tous les historiens des Habsbourg, en épilouquant sur

tant de siècles, se repassent cet illustre fantôme, comme la musique de la garde descendante léguaît la *Marche turque* ou le *Militär Marsh* à la garde montante rangée en cercle devant des pupitres de bois, dans la cour intérieure de la Hofburg ; ils sortent la Dame Blanche de la crypte impériale, le moment voulu, comme un accessoire. Suivons cette ravageante beauté, obéissons à cette tradition infernale.

Nulle part l'unité de la Maison d'Autriche, l'Archimaison, au passé long comme le Danube, n'apparaît mieux au visiteur qu'à la *Kaisergruft*, cette crypte lugubre des Capucins viennois de la Neue-Markt, où Napoléon vint, une nuit, rêver au néant. Ils sont là, tous les Habsbourg, sauf Charles, le dernier empereur, oublié dans son exil de Madère : les Ferdinand, les François, les Léopold, les Maximilien, les Joseph, dans leurs mausolées ou leurs sarcophages (les empereurs seuls ont droit au mausolée), sarcophages de cuivre verdi, d'un rococo qui, avec ses falbalas et ses anges tordus comme des enfants chatouillés, semblent sous terre prolonger la vie. Par une température de chambre frigorifique, sous les voûtes chaulées, éclairées à l'entrée par le seul jour de deux lanternons, plus loin, par des lumignons qui répandent une lueur sinistre de restaurant russe, tous ces découronnés dorment, tandis que la Vienne d'aujourd'hui leur passe sur le corps, avec sa ruée d'autobus, de camions et de fiacres à deux chevaux.

Dans la première partie de ce charnier règne Marie-Thérèse ; elle domine tout, comme sa civilisation dominera en Autriche, non seulement le XVIII^e siècle, mais aussi le XIX^e ; elle dort avec son mari, François de Lorraine, entourée de quatre Vertus qui pleurent ; d'autres sépultures sont plus émouvantes : celle de Marie-Louise, toute seule, en pénitence, en face d'un Maximilien retour du Mexique ; les cercueils d'archiducs enfants ; la place vide du Roi de Rome ; ou les restes de François-Joseph, ayant à sa droite son épouse adorée, l'impératrice Eli-

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

sabeth (cette agitée enfin clouée sur place) et, à sa gauche, l'archiduc Rodolphe. Mais Marie-Thérèse reste la Reine de la crypte impériale, au milieu de tant de morts illustres, comme la réussite parfaite de la plus grande Autriche, avec son style immuable, qui est celui de Schönbrunn, du Belvédère, de la Hofburg ; après elle, il n'y aura plus que des Habsbourg qui s'efforceront de conserver son héritage, de colmater les brèches, d'empêcher que ne s'écroule cet édifice féodal, en porte-à-faux sur le vide d'un autre monde, le nôtre.

II

LES HABSBOURG ET L'AMOUR

Quel amour ? Chez eux, toutes les variétés : l'amour du mâle chez Marie-Louise, l'amour filial chez le duc de Reichstadt, l'amour de soi-même chez l'impératrice Elisabeth, l'amour du devoir chez François-Joseph, l'amour de la mort chez l'archiduc Rodolphe.

Mais chez eux tous, ou presque, l'amour conjugal. Si l'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, on peut écrire de la bonne Histoire. Ce sont les conquêtes, et non les conquêtes, qui, beaucoup plus que les guerres, ont construit l'Autriche. Les Habsbourg, en ce domaine, ont surpassé les Cobourg, pourtant recordmen de la nuptialité au XIX^e siècle. Le premier Habsbourg, Rodolphe I^{er}, demande à l'Electeur de Bavière passage pour ses troupes : comment va-t-il payer ce passage ? Il donne sa fille. Cette exploitation féminine sera suivie de beaucoup d'autres. Le premier triomphe matrimonial des

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

Habsbourg date du xv^e siècle, lors de l'illustre mariage du fils de Frédéric III avec le plus beau parti de l'époque, Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire, qui lui apporte les Pays-Bas en dot. C'est ensuite le mariage de Philippe le Beau avec Jeanne de Castille ; à sa mort, les couronnes d'Espagne et d'Autriche se trouvent réunies sur la tête de Charles Quint. Charles Quint, son empire devenu trop grand, cédera à son fils Philippe II l'Espagne et les Pays-Bas, et à Ferdinand I^{er}, son frère, les Etats allemands.

Les Habsbourg fourniront seize empereurs à l'Allemagne, quatre rois à l'Espagne, quatre reines à la France (la femme de François I^{er}, Eléonore d'Autriche ; Elisabeth d'Autriche, petite-fille de Charles Quint, fille de Maximilien II et femme de Charles IX, roi de France ; celle de Louis XIII, Anne d'Autriche ; celle de Louis XIV, Marie-Thérèse d'Autriche ; puis, au xviii^e siècle, quand la Maison de Lorraine viendra ajouter son nom à la dynastie des Habsbourg, cette Maison donnera encore à la France Marie-Antoinette et Marie-Louise).

Fidèles de nature, les Habsbourg furent d'excellents maris, des maris appliqués. On ne les imagine qu'avec leurs femmes, comme sur ces intailles ou ces camées qui portent deux profils jumelés, l'un à peine en retrait sur l'autre. Pour ne les prendre qu'au début du xix^e siècle, de François II à François-Joseph, tous sont des mâles sans exaltation, mais solides et patients. Chez eux, ni maîtresses dilapidatrices, ni passions scandaleuses, ni passades, ni mignons, ni bâtards. Princes d'un empire illimité, ils savent sentimentalement se borner ; jamais ils ne tomberont dans les excès baroques des principicules allemands, dans les nœuds illicites des Bourbons, dans les mœurs de harem des Ottomans si proches, ou, comme leur voisin et parent Louis de Bavière, dans les bras de quelque chevalier-garde. Reclus, l'hiver, dans la Burg, l'été venu ils deviennent campagnards en famille et leur histoire n'est plus qu'un chapitre de la *Maison Rustique*. Les femmes de la Maison d'Autriche préfèrent ne pas faire parler d'elles ; Marie-Louise se cache pour faire

l'amour, et l'impératrice Elisabeth, qui a la publicité en horreur, met toujours un éventail entre elle et les photographes ; il peut leur échapper parfois un éclat, mais elles ne sont pas voyantes ; leurs passions ne mettent en mouvement qu'un tout petit cercle et l'ordre n'en est pas bouleversé.

Ce que l'amour a fait parfois perdre aux Habsbourg, ils l'ont toujours récupéré en territoires ; du mariage ils sont toujours sortis gagnants et l'Autriche avec eux, même dans les unions les moins bien assorties ; du moins jusqu'à François-Joseph ; en épousant Elisabeth de Bavière, il boira le malheur jusqu'à la lie et l'Autriche avec lui.

L'amour conjugal fait le désespoir des auteurs de biographies croustillantes et de leurs éditeurs. Le respect, la tolérance, l'union dans l'honneur et dans la confiance, l'harmonie d'une association intégrale, la fixité des sentiments, une vraie association chrétienne enfin, risquent d'être autant de déceptions pour un public habitué à voir ouvrir toute grande la cage de la sexualité, attendant, comme l'Anglais devant la cage du lion, avec un plaisir inavoué, le moment d'assister au pire ; et un pire, à Vienne, particulièrement savoureux puisqu'il aurait pour théâtre la plus royale des familles royales. Cette revanche populaire n'ira d'ailleurs pas très loin, comme le prouve le goût permanent des foules contemporaines pour les grands mariages princiers, pour le trousseau ou le lit nuptial, pour la cathédrale ou même la mairie, badauds admirants, las des amours des stars, et qui préfèrent transférer sur des têtes couronnées leurs plus intimes frustrations.

C'est surtout chez les Habsbourg que l'amour conjugal est admirable, presque mythique, presque héroïque ; on peut s'en étonner, car les Habsbourg ne sont pas des héros : pas un grand capitaine (à part un bâtard, Don Juan d'Autriche) ; pas de Henri IV, pas de Pierre le Grand, ni de Frédéric II. Pour vaincre militairement, les Habsbourg ont dû prendre aux autres nations leurs hommes de guerre : Tilly, Wallenstein, le prince Eugène.

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

Mais une seule vertu cardinale, jusqu'au dernier d'entre eux, l'application au travail, et au plus difficile des travaux, à la vie conjugale. L'aigle bicéphale ne séduit pas, il n'amuse pas, il ne transporte pas ; son labeur forcené, c'est une immense puissance matrimoniale, dont le bénéfice le plus clair fut une colossale accumulation de dots, d'Alsace en Suisse et de Souabe en Bohême.

Les Habsbourg ont la force de tout ce qui dure par son propre poids, par le poids du Temps ; là où l'homme seul se brise contre les siècles, une famille résiste. Ils sont moins une dynastie qu'un langage commun, dans une Babel dont ils expriment l'unité, dont ils traduisent l'âme. A la fragilité des doctrines, ils opposent la solidité des rites, dont leur fameux cérémonial est l'expression. C'est ce qui explique que si longtemps il n'y eut, dans leur empire, aucune haine. Ces peuples divers de l'Autriche, agrégés, au cours de l'Histoire, par bourgeonnement ou parthénogénèse, risquaient, surtout après les efforts centrifuges de 1789, de se séparer par fragmentation. Ils ne restèrent maintenus en cohésion que par le rayonnement de l'institution conjugale, dont les Habsbourg leur donnaient l'exemple ; un ordre moral politique semblait irradier d'eux et sa sanctification gagnait leurs sujets. Ces peuples, ce qui les tint liés, ce fut une famille, une seule ; et cette famille se ramenait finalement à un homme et à une femme, que soudait l'amour ; de cette association intime naissait l'association de leurs Etats ; de cette conjugaison se dégagait un principe de sacralisation qui empêchait les nations de se dissoudre, de divorcer ; le discrédit que le romantisme devait jeter sur le conjungo n'arriva pas à mordre sur les Habsbourg, du moins jusqu'à Rodolphe...

Mais là...

Là, la Maison d'Autriche perd soudain son aplomb et pousse au vide ; là, le cérémonial devait abandonner ses droits ; l'amour romantique devient une sorte de plastic posé sous les trônes. Il semble que, par un curieux parallélisme, lorsque Rodolphe, prince héritier, se jugea maître de sortir du mariage et de la vie, les peuples sur

lesquels il ne devait pas régner se jugèrent à leur tour maîtres de sortir de l'association qui les liait à la personne de l'empereur. Aussi les successeurs de François-Joseph, l'empereur Charles, puis l'archiduc Othon, choisissent-ils d'être exemplaires : mais il sera trop tard.

Au-dessus de l'amour conjugal, il est, chez les Habsbourg, même chez les révoltés comme Rodolphe, un amour plus haut encore, c'est l'amour de leur Maison, avec ses dix siècles sans mésalliances, sans divorces, sans répudiations, sans ce grouillement de bâtards dont Versailles offrait tant d'exemples et qui — les *Mémoires* de la Palatine en font foi : « Madame était d'une nation allemande qui abhorrait la bâtardise et les mésalliances » (Saint-Simon) — épouvantaient les races germaniques, fidèles à la tradition bourguignonne et féodale, où toute société repose sur le pedigree.

Après François-Joseph, ce sera la chute de la Maison d'Autriche, comme dans Edgar Poe : « Je vis les puissantes murailles s'écrouler, fendues en deux, et l'étang croupi se refermer sur les ruines de la Maison Usher »...

Que « l'Autriche n'ait pas d'entrailles », la France toujours l'affirma, et, avec la France, la Russie, la Prusse, l'Allemagne, l'Italie, les Balkans. Dans leur vie privée, les Habsbourg ont eu des entrailles. Cette vie-là, on la connaît peu ; ils cachaient la leur, devinant que c'est sur l'intimité des princes que s'exerce toujours la vengeance d'une littérature rapetissante. S'ils ont connu la passion, les Habsbourg l'ont tue. Chez eux, la tradition et l'unité familiales dominant tout. Ce n'est pas une monarchie comme les autres, mais un jeu de la nature, indéfinie et indéfinissable, née d'un équilibre intérieur entre le principe fédératif et le principe centralisateur, une réussite empirique et baroque. A la veille de 1914, l'Autriche connaît encore le morcellement économique et politique du Moyen Age, les divisions confessionnelles de la Renais-

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

sance ; le XIX^e viendra y ajouter la dislocation de ses nationalismes bigarrés et contrastants. (Les billets de banque y sont parfois imprimés en douze langues !) A tous ces fractionnements superposés, l'Autriche a résisté, grâce à sa dynastie et à cette centralisation sentimentale. Les Habsbourg peuvent être des chasseurs, des alchimistes, des voyageurs, ou, plus rarement encore, des soldats, mais ce qu'ils seront toujours : des âmes de souverains. Ce sont les gros quartiers du soubassement, les pierres fondamentales. Joseph II, au cours d'un voyage à Paris, sous Louis XVI, rencontre une femme du monde aux idées avancées, qui lui demande s'il est « pour les insurgents d'Amérique ? — Madame, répond Joseph II, mon métier à moi, c'est d'être royaliste. » Le réformisme de cet ami des lumières n'était pas un article d'exportation. Détestés et aimés plus que quiconque, les Habsbourg ne sont pas des rois parasites ; ils ne sont pas nés de l'Autriche ; c'est l'Autriche qui leur doit la vie. Ils ne sont pas une monarchie comme les autres, mais les chefs, traditionnels, élus à vie, chefs d'une alliance de peuples. Tant qu'ils existèrent, il n'y eut pas d'Autrichiens, il n'y eut que des sujets des Habsbourg.

Être impériaux, être mariés, c'est là le double métier des Habsbourg. Le mariage morganatique peut détruire en eux la majesté, non le majestueux. Ceux qui, par exception, sortent du mariage de raison restent inébranlables dans leurs liaisons clandestines ; ils y apportent leurs traditions d'honneur, leur ténacité, leur méticulosité, leur amour-propre, leur horreur de la lâcheté, la simplicité de leurs mœurs, leur innocence. Héroïques ou nigauds, ils restent eux-mêmes, jamais antipathiques et souvent à plaindre. Ils abandonneront tout, s'il le faut, mais pas leur orgueil de caste, ce *punto de honor* qui leur vient de l'Escorial ; ils peuvent être sots, simples d'esprit, mais leur passion force le respect ; le café au lait matinal que François-Joseph prend, à six heures du matin, chez sa vieille amie Mme Schrott, nous touche beaucoup plus que le café de la du Barry ; il est plus doux, avec de la crème dedans.

« Il y a des femmes légères partout, écrit Stendhal, mais en général les Viennoises sont fidèles à l'amant de leur choix. » Les Habsbourg aussi sont fidèles à leur choix. « Ce mélange de solitude ennuyeuse et de quelques bals rares » si favorables, d'après Beyle, à la naissance de l'amour, à cette cristallisation qui aura pour décor la grotte de Salzbourg, justement au cœur de l'Autriche des montagnes, n'est-ce pas le climat même de la Hofburg ?

L'amour à Vienne est une chose, l'amour chez les Habsbourg une autre. Là, ce n'est que la mousse du cœur ; ici, c'est l'amère figure du destin. Les Habsbourg mettent de l'ordre dans tout, même dans le désordre de l'amour. Ils le concilient avec le respect de soi. (D'ailleurs, tout est ordonné chez eux, même les guerres, même les déroutes.) Ils sont une de ces rares familles qui permettent de prendre une vue cohérente d'une époque, d'une société. Leur stabilité les fait ressembler à l'éta-
lon-or.

Parmi diverses versions explicatives du nom des Habsbourg, que nous donnent les généalogies, on peut préférer celle qui fait dériver le mot du verbe *haben* : posséder.

A une des têtes de pont de la vaste arcature montagnarde qui sort des Carpathes et les prolonge par les Alpes, protégeant des invasions du Nord le Sud de l'Europe, les Habsbourg firent de Vienne, de la *Vindobona* romaine, la ville impériale. Landgraves d'Alsace et comtes de Zürich, devenus ducs, puis archiducs d'Autriche, ils oublièrent vite leur donjon carré du canton de Glaris, le château des Vautours, au pied du Wulpelsberg. Ils ne furent d'abord que des archiducs comme les autres ; des archiducs, le Moyen Age en a un peu partout, jusqu'en Lorraine et à Naples, mais les archiducs d'Autriche finirent par faire prime, surtout sur le marché matrimonial. Les vautours s'habillèrent désormais en aigles.

Aux quatre points cardinaux, de Madrid à Vienne, d'Italie aux Pays-Bas, ils finirent par tenir toute l'Europe. La France avait, pendant des siècles, tenté d'échapper à ce garrot, étranglée d'un côté par la Maison d'Aragon, et

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

de l'autre par les ducs de Bourgogne. Il fallut les victoires de Louis XIV pour qu'elle respirât ; et, le danger étant passé, pour qu'une alliance entre la France et les Habsbourg devînt possible, un siècle plus tard. Il est vrai qu'en voulant respirer à son propre rythme, et non plus à celui de l'Europe, la France, depuis les Capétiens, depuis Philippe le Bel, empêcha l'unité du continent. Ce fut sa grandeur ; c'est peut-être sa petitesse, aujourd'hui.

L'Histoire est pleine de majestés individuelles, mais les Habsbourg, c'est la majesté dynastique. S'élever de la possession d'un donjon suisse jusqu'à la domination du monde, savoir durer dix siècles, réussir à prolonger la féodalité jusqu'à nos jours, ce fut une extraordinaire aventure. Etre, non plus une famille, mais un pays, représenter non plus un pays, mais un agrégat de nations, être maîtres de la moitié de l'Europe et d'une grande partie de l'Amérique, porter une couronne plus lourde encore que celle de l'Empire britannique et se promener, en même temps, au Prater, avec un parapluie sous le bras, c'est un spectacle qu'on ne reverra plus. Il y avait chez eux un merveilleux équilibre entre la majesté et la simplicité. Ils se tiennent à l'entrée de l'Histoire comme les portiers viennois, jadis, à la porte des palais, l'été, avec leur pantalon blanc et leur canne de sergent-major. Disparus, les Habsbourg ont emporté leur pays dans la tombe. Sous nos yeux, il ne reste plus qu'une tête sans corps : Vienne. Les Habsbourg, c'était l'Autriche.

La Vienne d'aujourd'hui n'a plus rien de la capitale bigarrée de la fin du siècle dernier, où, dans les palais à cent serviteurs qui baisaient la main de leurs maîtres (*Küss die Hände*), les jardiniers étaient tchèques, les caméristes dalmates, les précepteurs triestins, les pâtisseries transylvains, les marmitons polonais, et hongrois le maître d'hôtel (qui ne quittait pas le dossier du fauteuil de son maître). La Vienne d'aujourd'hui n'est qu'autrichienne.

Les Habsbourg ne surent pas choisir. « Ils ont été

internationaux trop tôt, et nationaux trop tard » (Gaston Shepherd). Ils vécurent, aimèrent, durèrent dans cette fausse quiétude du Congrès de Vienne qui leur avait synthétiquement reconstitué une Europe d'avant 1789 ; ils continuèrent jusqu'au bout à régner dans une sorte de Musée Grévin. Quand un choix leur fut imposé, ils préférèrent jouer leur dernière partie en Occident, et au Sud de l'Europe ; ils essayèrent alors de reprendre une politique française qui, après avoir été malheureuse avec Marie-Antoinette et avec Marie-Louise, ne leur réussit pas mieux avec Napoléon III ou Briand ; puis ils se lancèrent dans une politique italienne, pire encore, qui devait consommer leur perte, de Solferino à l'Isonzo. Si la France ne leur a pas réussi, l'Italie aura été leur tombeau.

Tout ce que les Habsbourg ont été, tout ce qu'ils ont fait, s'explique par l'amour de leur Maison, inséparable de leur amour de l'Autriche. Ce sentiment devait traverser les siècles, jusqu'au dernier empereur Charles, que l'on verra, en 1920, quitter brusquement la Suisse où il est en exil, pour se jeter follement en Hongrie, comme à une aventure d'amour.

Il y a là une investiture morale, aussi frappante que la retransmission, pendant mille ans, du profil Habsbourg, de ce nez Habsbourg, de ce menton Habsbourg, toujours reconnaissables à travers la broussaille des barbes, des moustaches et des favoris. Lorsqu'on regarde leurs statues, leurs portraits, on y trouve deux types : celui de la fameuse pierre tombale de Spire, figure toute en longueur, des rides en accent circonflexe, des parenthèses de chaque côté de la bouche : ce fut la figure de Philippe le Hardi, de Philippe le Bon, de Maximilien, de Charles Quint, de Don Carlos, de Philippe IV, de Marie-Antoinette, de François II, de Marie-Louise, de l'Aiglon, d'Alphonse XIII et de sa mère Marie-Christine. Il existe aussi un second type, rubicond, au nez arrondi, à trois mentons, qui est celui de Charles VI, de Marie-Thérèse, de Fran-

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

çois-Joseph, de l'archiduc Rodolphe, de François-Ferdinand et de l'empereur Charles¹.

Metternich disait : « Le vrai chef-d'œuvre est de durer » : ce chef-d'œuvre-là, les Habsbourg l'ont réussi. Ils ont duré mille ans, confinés dans le milieu le plus fermé qui ait jamais existé, que ce soit à Vienne ou à Madrid, aussi fermé que la Cité Impériale des empereurs mandchous. A quoi attribuer pareille perennité, sinon à cette *limpieza de sangre* qui finit d'ailleurs, à force de consanguinité, d'orgueil, de traditions, de claustration raciale et d'hérédité protocolaire, par succomber sous le poids d'une ségrégation mortelle ?

1. Voir *Le rôle des femmes dans la transmission des caractères familiaux chez les Habsbourg*, par W. Stromayer, et *Blut und Rasse des Hauses Habsburg-Lothringes*, par Julius Wolf.

III

FRANÇOIS II BEAU-PÈRE DE NAPOLEÓN

*L'Autriche repose sur une armée de soldats
debout, de fonctionnaires assis, de prêtres à
genoux et de dénonciateurs à plat ventre.*

(RICHTER.)

Suivre les Habsbourg depuis leur origine serait remonter dans la nuit carolingienne. Le XIX^e siècle suffit à les expliquer, car il contient tous leurs drames ; le XX^e en fera qu'y mettre le point final.

Il faut les situer en Europe, en Allemagne. La Marche orientale (*Osterreich*) dont ils sont d'abord les margraves, pour le compte des descendants de Charlemagne, face aux Huns, devait ressembler à un de nos petits postes sahariens, face aux Arabes nomades. Avant les Habsbourg

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

une autre famille, les Babenberg, avait commandé cette citadelle avancée, avec titre de ducs héréditaires. Ils s'étaient éteints au XIII^e siècle, après avoir fait de Vienne leur capitale. Leur beau-frère Ottokar, roi de Bohême, en hérita, mais fut vaincu et occis par Rodolphe de Habsbourg qui lui avait déjà soufflé le trône impérial. Seigneur en Alsace, sur le Rhin, en Autriche, ce Rodolphe I^{er}, « l'ancêtre, le grand homme », filleul du grand empereur Frédéric II de Hohenstaufen, fut élu, en 1273, à Aix-la-Chapelle. Depuis cette date, et à quelques interruptions près, tous les empereurs du Saint Empire Romain Germanique ont été des Habsbourg. Rien d'étonnant à cela ; l'Autriche était de loin le plus important des neufs cercles en lesquels était divisée l'Allemagne, depuis Charlemagne.

Charles VI sera le dernier empereur de la pure lignée Habsbourg. En vertu de sa Pragmatique Sanction, sa fille héritera de toutes ses possessions ; mais, évidemment, son sexe féminin lui barre le trône impérial où, profitant d'un interrègne, l'Electeur de Bavière s'était installé. Marie-Thérèse mit promptement fin à cette incongruité et fit élire empereur son époux François-Etienne de Lorraine, qui devient ainsi chef du Saint Empire, sous le nom de François I^{er}.

Depuis ce mariage de Marie-Thérèse, les Habsbourg s'appelleront Habsbourg-Lorraine et leur maison sera la Maison d'Autriche-Lorraine. A son interrogatoire d'identité devant le tribunal révolutionnaire, Marie-Antoinette répondra : « Je m'appelle Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche ».

Le fils de Marie-Thérèse est Joseph II, frère de Marie-Antoinette, souverain libéral et réformiste, à qui succède son frère Léopold II, de la branche de Toscane ; puis vient le fils de ce dernier, François II.

De tous ces empereurs, François II est celui qui pénétra le plus avant dans l'Histoire de France, en guerre avec la Convention, ayant combattu Napoléon, et, après lui avoir donné sa fille, l'ayant finalement jeté bas.

Il avait quelques raisons d'en vouloir à ce futur gendre. Non content de l'écraser à Austerlitz et à Wagram,

Napoléon avait démolì le Saint Empire et l'avait remplacé par la Confédération du Rhin, réduisant François II à n'être plus qu'empereur d'Autriche, titre et création tout nouveaux et qui excitaient l'indignation du fort intelligent Gentz, l'homme de confiance de Metternich. Il écrivait à son patron : « Que dites-vous de cette lamentable histoire d'une Autriche érigée en empire ? Un empereur d'Autriche est un véritable solécisme politique, car l'Autriche est une province d'Empire. Pourquoi pas un empire de Francfort ? (Ce mot était prophétique.) Et cette extravagance se greffe sur la plus odieuse usurpation, celle de la dignité impériale par un Bonaparte ! »

Mais François II prit tranquillement le titre, y ajouta celui, assez comique, de « toujours extenseur de l'Empire », coiffa la couronne de l'ancêtre Rodolphe et plaça au-dessus de son trône d'or l'aigle bicéphale. Ce souverain résigné, qui disait avec modestie : « Si Napoléon ne me laisse que mon château de Laxenburg, je me tiendrai pour satisfait », n'était guère rassuré ; après Wagram, l'Autriche perdait de vastes territoires, trois millions d'habitants, quatre-vingt-cinq millions d'indemnité de guerre : Napoléon, s'il l'avait voulu, n'avait plus qu'à souffler dessus pour la faire disparaître.

François II voulut s'assurer de l'état intérieur de son empire et demanda à son frère Charles, beaucoup plus intelligent que lui, de lui en dresser un tableau complet. « Puissance de premier ordre autrefois, aujourd'hui profondément déchue... en retard d'un siècle sur les autres Etats... » ainsi commence le diagnostic de l'archiduc Charles, qui expose les vices du système : désorganisation administrative, prolifération de fonctionnaires incapables (ils sont vingt pour une place et, rien qu'à la Hofburg, il y a cent notaires), décadence des Universités, ministres ignorants se vantant de n'avoir pas ouvert, en trente ans, un seul livre ou une seule gazette, législation judiciaire inextricable, affaires importantes traitées dans le silence du cabinet impérial, cadastres, banque d'Etat, pompiers inexistantes, vingt-sept millions de florins de déficit, fuite des capitaux à l'étranger. Bref, l'Autriche était tombée au

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

dernier degré de la décomposition : « Un gouvernement ne doit pas être méprisé, il doit être haï », concluait l'archiduc, réactionnaire superbe, par amour de la grandeur Habsbourg.

Sa maison avait été déléguée par l'Europe pour faire la guerre aux Avars, Lombards, Huns et Turcs. Ce fut sa tâche et son honneur et elle en fut payée par des biens immenses. Les Habsbourg avaient hérité du Moyen Age le morcellement économique, de la Renaissance les divisions religieuses, du XVIII^e siècle l'effritement en nationalités. Cette pulvérisation ethnique commença par les servir et finit par les perdre.

François II est l'empereur aux quatre femmes et aux treize enfants ; ses épouses, il les rompt sous lui comme un cavalier crève ses chevaux, *opprime d'affetto e di sensualità*. A vingt ans, il prend Elisabeth de Wurtemberg, ombre falote dont on ne sait rien ; François II aurait pu chanter, comme le *Barbe Bleue* d'Offenbach :

*Ma première femme est morte
La deuxième
et la troisième...*

En effet, à peine cette Wurtemberg a-t-elle le temps de se voir impératrice, que déjà la Dame Blanche lui fait signe.

L'empereur est très pressé de la remplacer ; ce Habsbourg, retenu par des scrupules religieux, s'interdit l'amour en dehors du mariage ; minotaure couronné, il lui faut son appoint de vierges princières ; quelques mois à peine séparent une épouse de l'autre.

Voici Marie-Thérèse de Bourbon-Sicile ; elle est la fille de Marie-Caroline, reine de Naples, sœur de Marie-Antoinette et célèbre pour son énergie de souveraine et ses faiblesses de femme (« Messaline et tribade » dira Napoléon, à Milan). L'Histoire a retenu l'étrange amitié qui la lia passionnément à Nelson et à sa belle maîtresse, lady Hamilton.

Marie-Thérèse a hérité de sa mère une robuste santé, et il faut cela. Car son mari l'obsède, la traîne partout avec lui, la fatigue de ses amoureux assauts. Cette Napolitaine avait des goûts bucoliques ; elle adorait la campagne, les vaches, le lait, installait dans ses châteaux de petites fermes modèles, où elle passait la majeure partie de son temps avec l'empereur, heureux de céder à ce trait caractéristique des Habsbourg qu'on a appelé *die Flucht ins Bürgerliche*, la fuite dans la vie bourgeoise.

Marie-Thérèse résista vaillamment à quinze ans de travaux forcés et à treize grossesses ; elle succomba à la dernière, en 1807, laissant neuf enfants vivants, dont l'aînée est Marie-Louise, impératrice des Français.

Impossible d'imaginer contraste plus grand que celui de cette fermière aux multiples enfantements avec la dangereuse petite princesse qui va lui succéder sur le trône d'Autriche.

Maria Ludovica de Modène est la fille de Ferdinand de Habsbourg, duc de Modène, et de Béatrice d'Este-Malaspina. De ses ancêtres autrichiens, elle ne tient que son orgueil et sa ténacité ; ses aïeux italiens l'ont autrement enrichie ; elle descend de ces superbes fauves, despotes et mécènes, dont l'avidité, les fureurs guerrières et le goût raffiné ont fait toute l'histoire de la Renaissance. Ses aïeules ont protégé les poètes, le Tasse les a aimées ; elle aussi, Goethe l'aime et l'admire ; l'écrivain La Fontaine (un La Fontaine qui n'a de commun avec le nôtre que le nom) écrit pour elle des romans. Elle est cultivée, artiste ; elle invite Isabey à venir à sa Cour peindre la famille de l'empereur ; aussi possédons-nous son portrait par Isabey ; dans un nuage de dentelles et de tulle, c'est un ravissant visage un peu allongé, une bouche au sourire ambigu et d'immenses yeux, invraisemblables d'éclat et de profondeur. Elle fait penser à une célèbre beauté de 1900, Liane de Pougy. Isabey faisait ressemblant ; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les deux portraits : Maria Ludovica et Marie-Louise.



Maria Ludovica avait à peine trois ans de plus que cette pataude belle-fille qui l'appelait *liebe Mama*. Les neuf enfants du précédent lit tombèrent tout de suite sous son charme ; quant à l'Empereur, elle en a toujours fait ce qu'elle a voulu ; cette jolie créature, que la tuberculose guettait, ne craignait pas les ardeurs amoureuses de son époux ; bien au contraire, elle les eût plutôt provoquées ; les lettres qu'elle lui écrivait sont d'un érotisme qui les rend impubliables ; et Méneval affirme qu'on l'entendait pousser des cris d'hystérie.

Une autre passion la brûle : la haine. Ces Français, qui ont chassé son père de ses Etats, qui l'ont pourchassée elle-même jusqu'en Autriche, forcée à fuir sa capitale, elle les hait avec une rage effroyablement concentrée ; pourtant, elle pousse sa belle-fille dans les bras du bourreau de l'Europe ; c'est que — intelligente — elle a compris l'intérêt de l'alliance. Elle pense que l'empire de Napoléon est fragile et qu'il n'y a qu'à attendre son heure.

Que cette heure est lente à venir ! Peu d'années après les noces franco-autrichiennes, c'est encore Dresde, apothéose napoléonienne. Maria Ludovica s'attend à voir arriver une victime à consoler, car les lettres de Marie-Louise sont geignardes ; or, c'est une jeune femme heureuse, amoureuse, radieuse, amincie, embellie, supérieurement élégante et scintillante de diamants qui saute au cou de *liebe Mama*. Devant l'impératrice des Français, l'orgueilleuse impératrice d'Autriche fait figure de parente pauvre, humiliée par la pluie de cadeaux.

En même temps qu'une aigre colère, la convoitise s'allume chez Maria Ludovica ; et l'envie ; elle voudrait tout ce qu'a sa belle-fille. L'Ogre s'ingénie à séduire ses beaux-parents, et d'abord « sa superbe ennemie ». Quand, faible et fatiguée, Maria Ludovica se fait transporter en chaise à travers les interminables salles, Napoléon, le cha-

peau à la main, s'appuyant de l'autre à la chaise, bavarde, et Méneval voit l'impératrice qui lui répond, souriante et enjouée ; les lettres quotidiennes de Maria Ludovica à sa mère ne laissent rien transparaître du plaisir qu'elle ressent à écouter parler le plus grand génie de son temps ; de nombreuses femmes ont éprouvé la séduction de Napoléon (quitte à lui en vouloir plus tard féroceement de son indifférence). Il est peu probable que Maria Ludovica n'ait pas été fascinée. Mais quel chaos dans ce cœur qu'emplissait la haine ! Quelle colère aussi de voir son faible mari définitivement conquis, répétant à longueur de journée : *Das ist ein ganzer Kerl !* « Ça, c'est un bougre ! », tout prêt à donner son armée à la Grande Armée et à entrer en Russie aux côtés de son gendre. C'est Maria Ludovica et ses cris qui l'arrêtent ; elle s'accroche de ses dix petits ongles à la manche de François II, hurlant : « Non, tu ne collaboreras pas ! »

La ruine de l'Empire français consommée, lorsque François II et Metternich envisagent néanmoins de laisser Napoléon sur le trône, ce n'est pas seulement Alexandre et l'Angleterre qui réclament la déchéance, c'est aussi Maria Ludovica.

La suite a quelque chose de sinistre ; Maria Ludovica attend Marie-Louise, elle l'attire dans la glu autrichienne ; après l'abdication, elle l'entoure de tendres soins, l'isole, la travaille, la détourne de Napoléon et de la France, la prépare pour Neipperg. A Napoléon, on prend son épouse, on l'exile ; elle, on l'avilit, on la salit ; quant au fils de Napoléon, Maria Ludovica a son plan : on en fera un évêque.

Mais pour que cette impératrice d'Autriche, humiliée et offensée, ait sa revanche complète, il faut plus que tout cela, il faut le Congrès de Vienne. Quels beaux jours pour elle, si seulement la maladie lui permettait d'en jouir pleinement. Même dévorée de fièvre, elle trouve la force d'organiser des chasses où elle tire comme un homme, ne manquant jamais son gibier ; « la belle impératrice », comme l'appelle toujours le Français La Garde, invité à ses fêtes, offre banquets et bals ; seules les redou-

LA DAME BLANCHE DES HABSBOURG

tes sur la glace lui sont interdites. Chez elle, on donne la comédie ; on voudrait penser qu'elle tenait un rôle, par exemple celui de *Marie Stuart*, ou celui de la reine dans *Don Carlos*, mais Schiller est proscrit à la Hofburg, comme jacobin.

Et puis l'impératrice est trop malade ; les lumières éteintes et les violons du Congrès réduits au silence par les Cent Jours, Maria Ludovica vit encore assez pour voir Napoléon relégué à Sainte-Hélène : elle peut mourir. Elle meurt en 1816.

Neuf mois après qu'on aura couché dans la crypte des Capucins ce « corps mince comme une asperge », ce cœur plein de flamme et cette tête ravissante, le veuf, déjà consolé, épouse Charlotte de Bavière et fait cette remarque d'une si touchante sensibilité : « J'espère que celle-là, du moins, tiendra le coup et que je n'aurai pas de nouveau une morte sur les bras ! »

C'est Charlotte de Bavière qui aura sur les bras l'empereur François II, car il mourra enfin avant elle.

L'empereur François II est un fameux père noble, d'une grande dignité de manières, un indifférent avec larme à l'œil ; incomparable dans cette autrichienne union personnelle qui reste un vestige médiéval, il maintient l'Empire par sa seule présence « comme les cercles de fer d'un tonneau disjoint », malgré l'antagonisme des nationalités et l'incohérence de ses peuples ; il les jouait les uns contre les autres, ce qui, à cette époque sans communications rapides, était relativement facile. Il matait la Hongrie avec des régiments italiens, et la Lombardie avec des régiments croates (tout comme, sous notre Troisième République, quand il fallait mobiliser contre les vigneronniers du Midi, on y envoyait des régiments du Pas-de-Calais).

En 1804, l'ambassadeur de France à Vienne écrit : « Renfermé à l'intérieur, l'empereur n'a d'autre société que sa famille ». C'est que la famille d'un Habsbourg, c'est l'Europe. On verra, au Congrès de Vienne, sans ces

Dans les châteaux royaux de la Hofburg et de Schönbrunn, lorsqu'un membre de la famille impériale va mourir, un fantôme apparaît. Sur ses chaussons de danseuse et dans sa robe à traîne, la Dame Blanche des Habsbourg fait la navette d'un trépas à l'autre. Cette ravageante beauté a fort à faire : les Habsbourg ne sont pas, comme les Atrides, une famille d'assassins mais plutôt une famille d'assassinés. La tragédie est leur lot. Dans le décor prestigieux de la Vienne d'autrefois, la Dame Blanche ouvre ici un défilé d'ombres illustres : Marie-Louise et l'Aiglon, Maximilien et Charlotte, Rodolphe, François-Joseph et Elisabeth, l'inoubliable Sissi, les voici tous ressuscités en une éblouissante évocation sous la plume magique de Paul Morand qui leur rend, l'espace d'un livre, les couleurs de la vie. Avec la rigueur de l'historien et la sensibilité du romancier, Paul Morand nous livre les secrets de cœur des Habsbourg, qui furent souvent aussi les secrets de la politique de leur temps.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00403795 0

Couverture : de gauche à droite : l'Aiglon, peinture anonyme (Photo Hachette) ; Maximilien, empereur du Mexique (Photothèque de la Librairie Académique Perrin) ; Elisabeth, impératrice d'Autriche, peinture par Raab (Photothèque de la Librairie Académique Perrin) ; Marie-Louise, impératrice des Français, peinture par Johann Baptist Lampi (Photo Hachette). Au centre, Vanité, peinture de Pieter Claesz, Ecole hollandaise du XVII^e siècle (Photo Lauros-Giraudon.)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

